

*
* *

À la maison, la crise a été plus longue, plus bruyante et plus angoissante encore que d'habitude. On était à la fin du mois de juin, et aucun collègue ne voulait me prendre en

septembre. Mes parents s'arrachaient les cheveux et se crêpaient le chignon. C'était fatigant. Et moi, je me tassais tous les jours un peu plus. Je me disais qu'à force de me faire tout petit comme ça, à force d'essayer de me faire oublier, j'allais peut-être finir par disparaître complètement et que tous mes problèmes seraient résolus d'un coup.

J'avais été renvoyé le 11 juin. Au début, je suis resté à traîner chez moi toute la journée. Le matin, je regardais la Cinquième ou les Téléchats (ils ont toujours des objets incroyables, aux Téléchats) et l'après-midi je relisais des vieilles bédés ou j'avancçais un puzzle de 5000 pièces que m'avait offert ma tante Fanny.

Mais j'en ai eu vite marre. Il fallait que je me trouve quelque chose pour m'occuper

les mains... Alors, j'ai inspecté la maison pour voir s'il n'y avait pas des améliorations à envisager. J'avais souvent entendu ma mère se plaindre du repassage en disant que son rêve serait de pouvoir le faire assise. Je me suis donc attelé au problème.

J'ai démonté le pied de la table à repasser, qui l'aurait empêchée de glisser ses jambes dessous, j'ai calculé la hauteur, et je l'ai fixée sur quatre pieds en bois comme s'il s'était agi d'un bureau normal. Ensuite, j'ai récupéré les petites roues d'une vieille table roulante que j'avais trouvée sur le trottoir d'en face la semaine d'avant, et je les ai fixées sur une chaise dont on ne se servait plus. Je lui ai même arrangé le plateau où elle posait son fer parce qu'elle venait de changer de modèle. Elle s'était

acheté une centrale vapeur Moulinex, et je me doutais que le plateau ne serait plus assez solide.

Ça m'a pris deux bonnes journées. Après, je me suis attaqué au moteur de la tondeuse. Je l'ai entièrement démonté, nettoyé, puis remonté pièce par pièce. Elle a démarré du premier coup. Mon père ne voulait pas me croire, mais je savais bien que ce n'était pas la peine de la ramener chez Jardinant, que c'était juste un problème de saleté.

Ce soir-là, au dîner, l'ambiance était plus détendue. Ma mère m'avait fait un croque-madame, mon plat préféré, pour me remercier, et mon père n'avait pas allumé la télé.

C'est lui qui a parlé le premier :

– Tu vois, ce qui est agaçant avec toi, bonhomme, c'est que tu es doué quand même... Alors, qu'est-ce qu'on peut faire pour toi, pour t'aider ? Tu n'aimes pas l'école, c'est un fait. Mais l'école est obligatoire jusqu'à seize ans, tu le sais, ça ? J'ai hoché la tête.

– C'est un cercle vicieux : moins tu travailles, et plus tu détestes l'école ; plus tu la détestes, et moins tu travailles... Comment vas-tu t'en sortir ?

– Je vais attendre d'avoir seize ans, et je remonterai mes manches.

– Mais tu rêves, là ! Qui t'embauchera ?

– Personne, je le sais, mais j'inventerai des choses, et j'en fabriquerai d'autres. Je n'ai pas besoin de beaucoup d'argent pour vivre.

– Oh, ne crois pas ça ! Bien sûr, tu n'as pas besoin d'être aussi riche que l'oncle Pic-

sou, mais il t'en faudra quand même plus que tu ne penses. Il te faudra acheter des outils, un atelier, un camion... que sais-je encore ?

Peu importe, laissons là cette histoire d'argent pour le moment, ce n'est pas ça qui me préoccupe.

Parlons plutôt de tes études... Grégoire, ne fais pas la grimace comme ça, regarde-moi, s'il te plaît. Tu n'arriveras à rien sans un minimum de connaissances. Imagine que tu inventes un truc formidable. Il faudra que tu déposes un brevet, n'est-ce pas ? Et donc que tu le rédiges en français correct...

Et puis, on n'apporte pas une invention comme ça. Il faudra des plans, des échelles, des cotes pour être pris au sérieux, sinon tu vas te faire piquer ton idée en moins de deux...

- Tu crois ?
- Je ne crois pas, j'en suis sûr.
Tout cela me laissait perplexe, je sentais confusément qu'il avait raison.
- Parce que, vous savez, j'en ai une d'invention qui pourrait assurer ma richesse, celle de mes enfants, et même la vôtre peut-être.
- De quoi s'agit-il ? demanda ma mère en souriant.
- Vous me jurez de garder l'info top secret ?
- Oui, dirent-ils ensemble.
- Jurez-le.
- Je le jure.
- Moi aussi.
- Non, dis « Je le jure » , maman.
- Je le jure.
- Alors voilà... En fait, ce serait des chaussures spécialement conçues pour les gens

qui marchent en montagne... Il y aurait un petit talon amovible. Tu le mettrais en position normale quand tu grimpes, tu l'enlèverais quand c'est plat, et tu le repositionnerais au moment de descendre, mais pas au même endroit, devant, sous les orteils, comme ça, tu resterais toujours en équilibre...

Mes parents ont acquiescé.

– C'est pas idiot, son truc, a dit ma mère.

– Il faudrait que tu te mettes en cheville avec un magasin comme Décathlon...

Ça me faisait plaisir de sentir qu'ils s'intéressaient à moi. Mais le charme a été rompu quand mon père a ajouté :

– Et pour commercialiser ta merveille, il faudra que tu sois bon en maths, en informatique et en économie... Tu vois, on en revient à ce que je te disais tout à l'heure...

J'ai continué à m'agiter comme ça jusqu'à la fin du mois de juin. J'ai aidé nos nouveaux voisins à déblayer leur jardin. J'ai arraché tant de mauvaises herbes que mes doigts avaient enflé et étaient devenus verdâtres. On aurait dit les mains de Huk.

Nos voisins s'appelaient M. et Mme Martineau. Ils avaient un fils, Charles, qui avait juste un an de plus que moi. Mais je ne m'entendais pas avec lui. Il était toujours scotché à sa console ou à ses feuilletons débiles et, à chaque fois qu'il m'adressait la parole, c'était pour me demander en quelle classe je serais l'année prochaine. Ça devenait légèrement agaçant, à la fin.

Ma mère continuait de passer des coups de téléphone pour trouver l'établissement qui aurait la grande, l'immense bonté de

daigner m'accepter en septembre. Tous les matins, nous recevions des tonnes de prospectus dans la boîte aux lettres. Des belles photos sur papier glacé qui vantaient les mérites de tel ou tel collègue.

C'était pathétique et totalement mensonger. Je les feuilletais en secouant la tête, je me demandais surtout comment ils avaient fait pour prendre en photo des élèves en train de sourire. Soit ils les avaient payés, soit on était en train de leur annoncer que leur prof de français venait de tomber dans un ravin. Il n'y avait qu'une école qui me plaisait, mais elle était située à Pétaouchnoque-les-Oies, du côté de Valence. Sur les photos, les élèves n'étaient pas assis derrière un pupitre à sourire niaisement. On les voyait dans une serre, en train de repoter des plantes ou à côté d'un établi

en train de couper des planches de bois, et eux, ils ne souriaient pas, ils étaient concentrés. Ça avait l'air pas mal, mais c'était un lycée technique. Mon mal de ventre revenait sans crier gare.

M. Martineau m'a fait une proposition : l'aider à décoller son vieux papier peint contre un salaire. J'ai accepté. Nous sommes allés chez Kiloutou, et nous avons loué deux décolleuses à vapeur. Sa femme et Charles étaient partis en vacances et mes parents travaillaient. Nous étions tranquilles.

Nous avons fait du bon boulot ; mais quelle fatigue ! Surtout que c'était la canicule. Etre dans la vapeur quand il fait 30° à l'ombre, je ne vous dis pas... Un vrai sauna ! J'ai bu de la bière pour la première fois de ma vie et j'ai détesté ça.

Grand-Léon, qui passait par là, est venu nous donner un coup de main. M. Martineau était ravi. Il disait : « Nous sommes des travailleurs de force, mais vous, vous êtes un homme de l'art Dubosc... » En effet, mon grand-père a mis son nez dans tous les problèmes délicats de plomberie et d'électricité pendant que nous suions à grosses gouttes en proférant des tonnes de gros mots.

M. Martineau disait souvent : « merdus merda merdum merdorum merdis merdis » (c'est du latin).

Finalement, mes parents m'ont inscrit au collège Jean-Moulin, juste à côté de chez nous.

Au début, ils ne voulaient pas m'y envoyer parce qu'il a mauvaise réputation.

Il paraît que le niveau est nul et que les élèves se font racketter, mais comme c'était le seul à m'accepter, ils n'ont pas eu le choix. Ils ont déposé mon dossier scolaire et je suis allé au Photomaton me faire tirer le portrait. J'avais vraiment une sale gueule sur ces petites photos. Je me disais qu'ils allaient être contents de leur nouvelle recrue au collège Jean Moulin : un mec de treize ans en sixième avec les mains de Hulk et la tête de Frankenstein... Ça, c'était une bonne affaire !

Le mois de juillet a filé à toute allure, j'ai appris à poser du papier peint. J'ai appris à badigeonner les lés de colle (j'ai appris le mot lé). J'ai appris à les plier convenablement, à manier la roulette pour écraser les bords et à maroufler pour éviter les cloques. J'ai appris des tonnes de choses.

Je peux dire aujourd'hui que je suis un as de la colle Perfax et du papier à rayures. J'ai aidé mon grand-démêler des fils électriques et à faire des essais :

– Ça marche ? – Non.

– Et là ?

– Non.

– Merde. Et là ?

– Oui.

J'ai préparé des sandwiches de soixante centimètres de long, j'ai verni des portes, changé des fusibles et écouté Les Grosses Têtes pendant un mois. Un mois de bonheur.

Il aurait fallu que ça ne s'arrête jamais, et qu'en septembre je commence un autre chantier avec un autre patron...

C'était ce à quoi je pensais quand je mordais dans mon sandwich au saucisson : encore trois ans à tirer, et bonsoir la compagnie.

Trois ans, c'est long.

Et puis il y avait autre chose qui me tracassait, c'était la santé de Grand-Léon. Il toussait de plus en plus souvent, de plus en plus longtemps et s'asseyait pour un oui ou pour un non. Ma grand-mère m'avait fait promettre que je l'empêcherais de fumer mais je n'y arrivais pas.

Il me répondait :

– Laisse-moi ce plaisir, Toto. Après, je serai mort.

Ce genre de réponse me rendait fou.

– Non, Toto, c'est à cause de ce plaisir que tu vas mourir !

Il rigolait :

– Depuis quand tu te permets de m'appeler Toto, Toto ?

Quand il me souriait comme ça, je me souvenais qu'il était la personne que j'aimais le plus au monde et qu'il n'avait pas le droit de mourir. Jamais.

Le dernier jour, M. Martineau nous a invités, mon grand-père et moi, dans un très bon restaurant et ils ont fumé deux super gros cigares après le café. Je n'osais pas penser au chagrin de sa Lolotte si elle avait vu ça...

Au moment de nous séparer, mon voisin m'a tendu une enveloppe :

– Tiens. Tu l'as bien mérité, va...

Je ne l'ai pas ouverte tout de suite. Je l'ai ouverte sur mon lit quand je suis revenu chez moi. Elle contenait deux cents euros. Quatre billets orange...

Ça m'a laissé tout abasourdi : je n'avais jamais eu ni même vu autant d'argent de ma vie. Je ne voulais pas en parler à mes parents parce qu'ils allaient me casser les pieds avec mon livret de caisse d'épargne. J'ai caché les billets dans un endroit où personne au monde n'aurait eu l'idée de les chercher et j'ai commencé à cogiter, cogiter, cogiter...

Qu'est-ce que j'allais bien pouvoir m'acheter avec tout ça ? Des moteurs pour mes maquettes ? (Ça vaut la peau des... euh... du dos.) Des bandes dessinées ? Le logiciel « Cent constructions extraordinaires » ?

Un blouson Timberland ? Une scie sauteuse pendulaire Bosch ?

Ces quatre gros billets me donnaient le tournis, et quand nous avons fermé la maison le 31 juillet au soir pour partir en vacances, j'ai passé plus d'une heure à chercher une planque assez sûre. J'étais comme ma mère qui tournait en rond avec les chandeliers en argent de sa grand-tante entre les mains. Je crois que nous étions un peu ridicules tous les deux. Je crois que les voleurs sont toujours plus malins que nous...

*
* *